

707

CONSERVATORIO DI MUSICA BELLOA
FONDO TORINCA
LIB 10
VENEZIA
BECA DEL

h. l. Paris Brunel, 1789
Hambourg P. F. Fauche 1795
Hambourg, Mèss pie et comp. a d.
Bret edjeu m. m. m. l.



407
29463
1050

LES DEUX PETITS SAVOYARDS;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

MÉLÉE D'ARIETTES.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris par les Co
médiens Italiens, le Mercredi, 14 Janvier 1789.

Paroles de M. MARS.... DES V.....

Musique de M. DAL.....



A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-
Libraires vis-à-vis le Puits des Bœufs.

1793.

CONSERVATORIO DI MUSICA B. MARCELLO A
FONDO TORREFRANCA
LIB 1041
BIBLIOTECA DEL
VENEZIA

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. DE VERSEUIL, Seigneur du
château : étranger, né sans for-
tune, qui a amassé de grands
biens en Amérique, & est venu
en France se fixer. *M. Solier*

LE BAILLI. *M. Rosiers.*

CLERMONT, valet-de-Chambre
de M. de Verseuil. *M. Valeroi.*

MICHEL, } Savoyards *Mme. St Aubin.*

JOSET, } *Mlle. Renaud, etc.*

JACQUES, Marchand de pains
dépices. *M. Cellier.*

UNE JEUNE FILLE. *Mlle. Guerrin.*

PAYSANS, PAYSANNES.

DOMESTIQUES, GARDES.

*La Scène se passe dans une cour du Château de Ver-
seuil près Lyon.*

LES DEUX
PETITS SAVOYARDS,
COMÉDIE.

(Le Théâtre représente la cour du château fermé par des
murs ; aux premières coulisses, du côté du Roi, sont
deux petits pavillons entre lesquels se trouve la porte
d'entrée ; les pavillons tiennent au mur : un seul est en
saillie, & il y a une petite porte d'entrée : en face des
spectateurs est une fenêtre & sur le toit, une cheminée.
Il faut observer que la porte d'entrée est grande, qu'il y en
a une petite, selon l'usage, qui est la seule qui s'ouvre,
& qu'il faut qu'elle soit au niveau des deux pavillons, &
un peu oblique, afin que les spectateurs puissent voir la
scène où Michel & Joset forcent la serrure. De l'autre
côté une des ailes du château, & au fond, en face, est
une porte cintrée en bois, avec un grand carrel au-
dessus, où sont les armes du Seigneur.
Près de la porte un mai avec des guirlandes & des rubans ;
la porte du fond donne dans une allée où l'on peut aper-
cevoir quelques boutiques & treteaux ; un tableau sur
un bâton ; une curiosité, une portière rouge ; enfin, les
apparences d'une foire.
On remarquera qu'il doit y avoir deux tuyaux de cheminée
l'un sur le toit du château, l'autre sur celui du pavillon
des arbres le long du mur, & des deux côtés de la porte
de la foire, deux bancs, des chaises de jardin près le
pavillon, & une table où l'on boit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, le Bailli est sur le devant du Théâtre,
avec des gardes, quelques marchands qui entrent & qui
sortent de la foire, des paysans, des jeunes filles qui
dansent une ronde.)

A. H. ! quel b au jour ! ah ! quel plaisir !

A la fête

Qu'on apprêre,

Tout le pays doit accourir.

Là-dedans,

Des marchands,

Des chalans

De toute espece ;

Où s'empresse ;

Les deux petits Savoyards :

De venir
Se réjouir.
Ah ! quel beau jour , &c.
LE BAILLI , avec l'air empressé
Suivant l'antique usage
Du village
Mes enfans ,
En ce jour , tous les ans :
Les marchands
Viennent se rendre ,
Et peuvent vendre
A tous venans.

CHŒUR.

Ah ! quel beau jour , &c.
LE BAILLI , s'égayant.
Ce soir au château l'on danse ;
Et l'on donnera du vin ,
Puis vous saurez que demain ,
Pour changer . . . l'on recommence :

CHŒUR.

Ah ! quel beau jour , &c.

LE BAILLI.

Aurons-nous spectacle , ce soir ?
UN GARDE ; donnant au Bailli la liste des curiosités de la foire.
Sur l'affiche vous pouvez voir.

LE BAILLI , lisant à demi-voix.

Maguelone de Provence ,
Le premier spectacle de France.

LE CHŒUR.

Entends-tu ça ?

Maguelone de Provence !

Connois-tu ça ?

(Au Garde.)

Faut-il payer d'avance

Pour entrer-là ?

Combien pour ça !

LE GARDE.

L'honneur de voir présence :

LE CHŒUR.

Irons voir ça.

LE BAILLI , continue entre les dents.

Polichinel & le géant ;

L'escamoteur , le lion vivant . . .

(Elevant la voix.)

Et cette romance touchante ,

Que par-tout l'on aime & l'on chante . . .

Où vous entendrez par quel art

Blondel sauva le roi Richard.

LE CHŒUR , vivement.

Irons voir ça ,

J'connoissons ça ,

J'avons déjà

Cette romance.

Oui , j'irons-la

Oui , j'irons-la.

LE CHŒUR.

Ah ! quel beau jour , &c.

LE BAILLI.

La police de cette foire , qui a lieu tous les ans dans le parc , le jour de la fête du Seigneur , est confiée à mes soins ; d'après cela , la grande porte sera fermée tout le jour , & celle-ci (Montrant la petite.) ne s'ouvrira que par mon ordre.

JACQUES.

Vous ne voulez laisser entrer cette année que les gens du pays ; il est juste qu'ils soient préférés , sur-tout ceux qui . . .
(Il fait le geste de payer.)

LE BAILLI.

Sans doute : j'eus beaucoup à me repentir , lors de la dernière fête , d'avoir permis l'entrée à des étrangers.

JACQUES.

Entre autres à ces petits drôles qui courent le pays , & ne viennent dans les foires que pour attraper les acheteurs , voler tout ce qu'ils trouvent , & ne rien payer.

LE BAILLI.

C'est affreux ! . . . oh ! je n'y serai pas repris.

JACQUES.

Il en viendra , allez ; ils savent que c'est le jour.

LE BAILLI.

Et moi , je fais . . .

SCENE II.

Les précédens ; MICHEL , JOSET , en dehors.

J. MICHEL , montrant sa tête par-dessus le mur.
J'Y sommes enfin ; c'est ici.

JACQUES.

Tenez , il y a quelq'un à la porte.

JOSET , criant.

Vlà l'plaisir mesdames , vlà l'plaisir.

MICHEL , criant.

La marmotte en vie , la piece curieuse. (Il disparaît.)

JACQUES.

J'vous l'avois bien dit ; en vlà.

LE BAILLI , aux gardes.

N'ouvrez pas.

MICHEL.

Josef la porte est fermée.

JOSET.

Faut sonner. (Il sonne.)

LE BAILLI , à travers la porte.

Vous ne pouvez pas entrer.

JOSET.

Oh ! qu'fi ; j'avons que c'est la fête du lieu , & que tout le monde y est bien reçu. (Il sonne très-fort.)

Les deux petits Savoyards ;

LE BAILLI.

Mais quand je vous dis... (Il sonne toujours plus fort.) Ouvrez, je vais leur parler. (On ouvre.)

MICHEL, au garde qui lui ouvre.

Ben obligé, Monsieur.

(Ils entrent tous deux gaiement, & sont vêtus en Savoyards : Michel porte sur son dos une boîte où est la marmotte ; il tient un triangle à la main ; Joset est chargé d'une loterie pleine de croquets, avec un cadran.)

JOSET, criant.

V'là l'plaisir, Mesdames ; v'là le plaisir.

LE BAILLI, l'interrompant.

Doucement, doucement ; eh ! que prétendez-vous, s'il vous plaît, en entrant ici ? quel est votre projet ?

MICHEL.

De vendre & d'amuser, si ça se peut.

LE BAILLI.

Vous ne savez donc pas qu'il faut auparavant m'en demander la permission !

MICHEL.

J'crois, moi, qu'il devoit toujours être permis d'gagner sa vie, à celui qu'en avoit besoin.

LE BAILLI, d'un ton très-important.

Non, Monsieur... il y a une Ordonnance qui défend aux gens sans aveu de s'arrêter dans les villages.

JOSET, tout triste.

Faut c'tependant ben s'arrêter queuq'part quand on est fatigué.

LE BAILLI.

Et encore, sonner à cette porte d'une manière indécente !

MICHEL.

Je croyons qu'on entendoit pas, j'vous en d'mandons excuse, M. le Bailli.

LE BAILLI.

Il est bien tems !

MICHEL.

Il l'est toujours de se repentir & de pardonner.

LE BAILLI.

Petits hypocrites !

JACQUES.

C'est bien vrai, ça !

UNE JEUNE FILLE.

M. le Bailli, ils sont si jeunes, si gentils, pourquoi ne pas les laisser ça nous amusera de tirer à la loterie.

JOSET, à la jeune fille.

Mam'selle, vous êtes ben honnête, vous, ben compatissante. P'nez, j'n'ons pas un liard, tel qu'vous m'voyez ; c'est su c' croquet, qu'est-là dedans j'fondons not' subsistance & c'telle-là d'not' pauvre mere, qui passe avant

Comédie.

tout ; ça ne m'pêche pas, Mam'selle, obligez-moi de tirer ; ça ne vous coûtera rien, & tout coup gagne !

LE BAILLI, à Joset.

Je vous dis que vous ne pouvez pas vendre ici votre marchandise.

JOSET, d'un ton résolu, ainsi que toute cette scène.

Eh ben, je la donne ; qu'avez-vous à dire ?

LE BAILLI.

Prétexte que tout cela ! J'ai des raisons....

JACQUES.

De bonnes raisons. (à part.) Et moi donc ?

LE BAILLI.

On s'est plaint, & j'ai bien promis que cette année... ainsi, prenez votre parti.

JACQUES, les repoussant.

Et au plutôt..... délogez..... n'venez pas ici nous faire tort.

MICHEL, suppliant.

Eh ! mon Dieu, M. le Marchand, faut ben qu' chacun vive ; je sommes deux pauvres enfans....

JACQUES, au Bailli.

Ils disent tous de même.

MICHEL.

J'avons perdu not' pere, qui n'étoit pas fait....

JACQUES, d'un air méprisant.

Not' pere !.... qui n'étoit pas fait....

MICHEL.

Oui, il a été à son aise, not' pere, & si vous saviez.... je portons avec nous des preuves de tout ça.... peut-être ben qu'un jour....

JACQUES.

Tous ces petits drôles-là vous font d'z'histoires....

MICHEL.

Ah ! monsieur, pouvez-vous....

JOSET, à Michel.

T'es ben bon d'li répondre, aussi ; prends moi plutôt ton triangle, & li en ferme la bouche.

JACQUES.

Oui-dà ? t'es donc ben méchant, toi ; mais voyez donc ce petit morveu ! (Il lui fait pirouetter son chapeau sur sa tête.)

JOSET, en colere, & enfonçant son chapeau.

Sarpedie ! t'es l'pus fort ; mais tiens, as-tu un fils ? qui ait un an, deux ans pus que moi, c'est égal ; dis-li d'venir pour voir, & j'li par'lrons. (Il fait le geste de se battre.)

LE BAILLI, l'arrêtant.

Eh bien ! eh bien !

Les deux petits Savoyards ;

MICHEL.

Calme-toi, Joset; s'il faut s'battre, tu vois bien que c'est à moi, j'suis l'aîné.

JOSET.

Au contraire, t'es un chef de famille; j'fis l'cadet, moi ça n'risque rien.

LE BAILLI

Petit mutin! on te fera voir... Allons, allons, qu'on les chaffe.

LA JEUNEFILLE, *bas à Joset.*

N'craignez rien; v'là M. Clermont. P'valet d' chambre de monseigneur, c'est tout l'contraire du Bailli.

JOSET.

Ah! il est bon?

SCENE III.

Les précédens, CLERMONT.

CLERMONT.

Qu'est-ce donc? déjà de la rumeur!... M. le Bailli, vous êtes trop sévère: place pour tout le monde, la meilleure au plus pauvre; telle est l'intention de Monseigneur.

JOSET, *vivement.*

Dès-lors... la place est à nous. (*Il pousse Jacques, pense le faire tomber, & son tonneau attrape le Bailli.*)

LE BAILLI.

Ah! pour le coup...

CLERMONT.

Voici M. de Verseuil.

SCENE IV.

Les précédens, M. DE VERSEUIL.

LE CHŒUR, *recommence.*

Ah! Monseigneur, daignez venir

Pour voir la fête.

Qui s'apprête;

On n'attend que vous pour ouvrir...

(*On lui montre la liste: il lit.*)

M. DE VERSEUIL.

Mais voilà vraiment des choses très-engageantes. Mes amis, je verrai tout; mais je me réserve ce plaisir-là pour ce soir: que cela ne vous empêche pas de commencer. (*Les marchands s'en vont, il ne reste que le Bailli & les deux petits Savoyards.*) Et ces enfans ne vont pas dans l'enceinte?.... Que vendent-ils?

JOSET.

Comédie.

JOSET.

Du croquet, monseigneur; on tourne l'aiguille. (*Il en fait le geste.*) Crac... douze, douze, c'est le gros lot; deux liards pour ça, & l'honneur de votre protection.

M. DE VERSEUIL.

Voyons.... (*Il tourne l'aiguille.*) Deux.

JOSET; *ouvrant le tonneau, & y prenant deux oublies.*

Les v'là.... Quelle mine ça vous a!

M. DE VERSEUIL, *lui donnant six francs.*

Voilà pour te payer.

JOSET, *remettant l'écu à son frère.*

Tiens, Michel, rends.

MICHEL, *rendant l'écu à M. de Verseuil.*

J'nons pas d'monnoie, monseigneur, ce s'ra pour une autre fois.

M. DE VERSEUIL, *riant.*

Garde tout.

MICHEL, *avec ame, & baissant l'argent.*

Oh! ma mere.....

M. DE VERSEUIL

Vous avez une mere;

MICHEL.

Oui, monseigneur, & un'bonne, un'ben bonne mere... Il ne nous reste qu'elle.

JOSET, *à Michel.*

Faut li acheter avec ça tout... tout ce qu'elle a d'besoin... Mais, monseigneur, & nous qui oublions de vous remercier, & de vous faire entendre la p'tite chanson d'not' pays.

M. DE VERSEUIL

D'où êtes-vous?

MICHEL.

Des montagnes du Piémont.

JOSET, *montrant son habit.*

Ça s'voit.

M. DE VERSEUIL, *vivement.*

Comment, vous seriez?....

LE BAILLI, *d'un air méprisant.*

Eh! oui, des Savoyards.

CLERMONT, *bas au Bailli.*

Avez-vous oublié que M. de Verseuil est né....

LE BAILLI, *bas.*

Ah, oui.... Que je suis donc bé....

MICHEL.

Oh, ça, c'est vrai, monseigneur.... J'hommes des Savoyards.

M. DE VERSEUIL.

J'estime fort cette nation; ce sont d'honnêtes gens, laborieux, fideles....

Monseigneur est ben bon ; malheureusement qu' tout le monde ne pense pas comme lui : demandez plutôt à monsieur que v'là.

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc ?

JOSET.

J'nons pas d'rancune ; mais c'est qu' si ce monsieur que v'là nous avoit chassés tout à l'heure , comme il en avoit la bonne intention , je ne pourrions pas à présent avoir l'honneur de vous chanter *Digai Jeannette* , ou une aut' pus nouvelle ; car j'en savons plusieurs.

LE BAILLI , à part , frappant du pied.

L'impudent , il ma payera....

M. DE VERSEUIL.

Qu'est-ce ?

JOSET.

C'est qu'il est obligeant , M. le Bailli.... v'là déjà qu'il bat la mesure.... Michel , à côté d'moi , ton triangle..... Tu fais bien !

CHANSON SAVOYARDE.

Accompagnée du triangle.

Afcouta , Jeannette ,

Veux-tu biaux habits ?

La rirette ;

Afcouta , Jeannette ,

Pour aller à Paris.

Qui-dà ! monsieur , dit la fillette ,

Pourquoi faire me donner ça ?

Eh ! comment , Jeannette ,

Avec tant d'appas ,

La rirette ;

Eh ! comment , Jeannette ,

Tu n'devines pas !

MICHEL , frappant sur son triangle , comme pour appeller le peuple.

La marmotte en vie , la piece curieuse.

JOSET.

DEUXIEME COUPLET.

Afcouta , Jeannette ,

Veux-tu de l'argent ,

La rirette ;

Afcouta , Jeannette ,

Tiens , prends , mon enfant.

Ah ! ah ! monsieur , dit la fillette ,

Comment faire pour gagner ça ?

Eh ! comment , Jeannette ,

Avec tant d'appas.

La rirette :

Eh ! comment , Jeannette ,

Tu n'devines pas !

MICHEL , criant.

La marmotte en vie , la piece curieuse.

JOSET.

TROISIEME COUPLET.

Afcouta , Jeannette ,

Baillo m'un baifer ,

La rirette ;

Afcouta , Jeannette ,

Et sans me refuser.

Ah ! ah ! Monsieur , dit la fillette ,

Comment faire pour dir' ça ?

Sachez que Jeannette ,

Quand elle aime bien ,

La rirette ;

Sachez que Jeannette ,

Donne ça pour rien.

MICHEL.

La marmotte en vie , la piece curieuse.

M. DE VERSEUIL.

Votre chanson me rappelle mes jeunes années.

MICHEL.

Vous avez été dans n'ot pays , monseigneur ?

M. DE VERSEUIL , avec émotion.

Oui , oui , j'y ai été ; je ne l'oublie point.

MICHEL.

Ma fin c'est un bon pays ; si c'a'est qu'on n'y a ni pain , ni argent , ni d'quoi en gagner ; mais aussi , dès qu'on a amassé queuqu' sous....

JOSET , au Bailli , qui remue la boîte où est la marmotte.

Ne touchez donc pas , monsieur....

LE BAILLI.

Est-ce qu'on ne peut pas la voir , cette marmotte ?

MICHEL.

Si monseigneur le vouloit ...

M. DE VERSEUIL , riant.

O ! je vous en tiens quite.

LE BAILLI , avec l'air importants.

Mais moi....

JOSET , assis sur son tonneau.

Vous ? (il le regarde du haut en bas.) Eh bien all' dort.

LE BAILLI.

Ah ! elle dort ; c'est malheureux.

JOSET , d'un ton resolu.

Non , c'est heureux.

LE BAILLI.

Et pourquoi ?

JOSET , embarrassé.

Parce que.... pendant ce temps-là... all' n'entend pas d'fortifés.

LE BAILLI , appuyant.

Ni n'en dit.

JOSET , du ton du Bailli.

Comm' vous dites.

LE BAILLI.

Monseigneur, monseigneur....

M. DE VERSEUIL, à part.

Je m'amuse de leur querelle ; mais ne le laissons pas voir. (*Haut, s'adressant aux enfants.*) Allons, songez que M. le Bailli me représente.

JOSET, vivement.

Monseigneur, vous n'êtes pas ressemblant.

M. DE VERSEUIL, à Joset.

Taisez-vous. Bailli, pardonnez à son âge ; rentrez dans le parc, votre présence y est nécessaire ; mais songez que je veux qu'aujourd'hui tout le monde se réjouisse.

MICHEL, bas à Joset.

T'as fâché l'Seigneur !

JOSET, bas.

Oh ! que néant, j'ons vu s'cacher pour rire.

M. DE VERSEUIL, aux enfans.

Vous avez manqué au Bailli, & pour votre punition... vous resterez au château.

LE BAILLI, revenant, & bas au Seigneur.

Au château ! j'observerai à monseigneur que déjà plusieurs fois la facilité...

M. DE VERSEUIL.

Mon cher Bailli, j'ai pu y être pris dix fois, vingt fois ; je le serai peut-être encore, c'est un malheur ; mais si un jour enfin, un seul jour, le Ciel me sert assez pour me faire rencontrer une famille honnête à secourir, un véritable pauvre à soulager, fera ce à moi de me plaindre ? & n'aurai-je pas encore assez bien placé mon argent ?

JOSET, assis sur sa loterie.

C'rhomme là a du bon !

SCENE V

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET, ensuite.

CLERMONT, UN LAQUAIS.

J'ai fait votre paix, on aura bien soin de vous, & vous pouvez vous reposer ici.

MICHEL.

Tout le jour ?

M. DE VERSEUIL.

Oui.

MICHEL.

C'est bon ça ; mais ma mere : all' sera inquiette ;

M. DE VERSEUIL,

Elle est ici ?

MICHEL.

Non pas, all' est restée à deux lieues, chez un fermier qui marie sa fille, où que je devons aller la reprendre.

M. DE VERSEUIL.

Eh ! que fait-elle là ?

MICHEL.

All' joue de la vielle, pour vous servir.

JOSET.

Et ben, ma fine : on dit même que si all' alloit à Paris... Oh ! mais j'vous l'amenerons d'main, monseigneur ; & j'li dirons d'apporter sa vielle ; vous l'entendrez : oh dame, c'est qu'ça vous a un son.... qu'ça fait un'harmone.... qu'on n'y pent pas t'nir.

M. DE VERSEUIL.

Et votre pere ?

MICHEL, ému.

Malheureusement j'ons perdu d'bonne heure... Ah ! (*il soupire.*)

JOSET, soupirant aussi.

Ah !... (*Ils sont prêts à pleurer.*) Faut pas parler de ça, monseigneur, parce que....

M. DE VERSEUIL, vivement.

Mes amis, je vous en servirai.

MICHEL.

D'l'ouvrage, & du pain, monseigneur, v'là tout c'qui nous faut.

M. DE VERSEUIL.

Et comment passez-vous votre temps ?

MICHEL.

J'vais vous l'dire.

JOSET.

J'dirai plus vite.

MICHEL.

Laisse-moi.

JOSET.

Disons tous deux.

D u o.

Dès que j'voyons paroître le jour,
J'faisons au Ciel not' priere,
Pour qu'il nous conserve not' mere,
Pour qu'il conserve aussi mon frere,
Et ceux qui plaignont not' misere.

Et puis d'abord nous difons bonjour.

Bonjour, ma mere, bonjour.

Après pour gagner not' vie,

Chacun travaille de son mieux.

JOSET.

Moi, ma petite loterie.

MICHEL.

Moi, la marmotte en vie.

Com' de raison,

Le jardinage,

Les deux petits Savoyards ;

Le labourage
Dans la saison.
Le soir la bourse est bien garnie ;
Not' mere en est ravie.
On s'en revient joyeux,
Et l'on en soupe mieux.

JOSET.

On chante la chansonnette.

MICHEL.

On danse avec la castagnette.

TOUS DEUX.

La flatta

La tambourina ;

Là, là, là, là, là, ah ! (*Ils dansent.*)

Si l'on n'a rien gagné le jour,

S'il faut réduire la pitence,

Dam ! pour se consoler... on danse,

On s'éroudi par le tambour ;

On chante la chansonnette,

On danse avec la castagnette,

La flatta,

La tambourina ;

Là, là, là, là, là, ah !

Et l'on se dit demain j'ferons pus satisfaits ;

Saufe Michel, saufe Joset ;

Eh ! saufe, eh ! saufe, là, là, là, ah !

M. DE VERSEUIL.

C'est fort bien. Vous avez de la farigue dans votre métier.

JOSET.

Oh ! mais j'sommes forts... Voyez plutôt, (*il montre son bras*) j'porte cent pesant ; ma loterie à un bras, n'ot paquet sous l'autre, la marmotte sur les épaules, & encore sur ma tête la vielle de ma mere, quand all'veut ben me l'perme trè.

M. DE VERSEUIL, à Michel.

Et toi... eh, que fais-tu donc ?

MICHEL, modestement.

Je s'utiens ma mere, quand elle est trop lassé, monseigneur.

M. DE VERSEUIL, ému & l'embrassant.

Bien, bien, Michel : que je l'embrasse... continuez mes enfans, le ciel vous bénira... Clermont.

CLERMONT, parolt.

Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Je veux qu'on ait grand soin de ces enfans ; mene-les dans le château ; fais leur tout voir ?

MICHEL, d'un air bien suppliant.

Monseigneur, j'vous demandons pardon, mais voudriez-vous ben dire qu'on donne à diné à Bébé.

M. DE VERSEUIL.

Sans doute ; eh ! qu'est-ce c'est que Bébé ?

MICHEL, montrant la boîte.

C'est not' marmotte, sauf vot' respect, monseigneur.

JOSET.

Et Brusquet, que j'avoies laissé... Ah monseigneur, c'est que vous ne connoissiez pas Brusquet.

M. DE VERSEUIL, riant.

Oh, mon Dieu, non.

JOSET.

Dam', c'est not' chien, monseigneur, il garde les provisions fait l'mort, devine les cartes, saute pour le roi, & pour vous, monseigneur... Vous verrez plutôt ce soir.

M. DE VERSEUIL, à un domestique.

Je veux qu'on ait grand soin de Brusquet.

MICHEL, criant de loin au domestique.

Monsieur, monsieur, il est chaz le jardinier ; vous le trouverez derriere la porte ; un petit chien noir, trois pattes blanches, la queue en trompette, l'oreille déchirée, & crotté... qu'on ne fait par quel bout le prendre.

LE LAQUAIS, s'en allant.

Je vois ça d'ici.

MICHEL, à M. de Verseuil.

Que de bontés.... Ah, si j'savons nous exprimer ;

JOSET.

Mais si vous passez jamais par chez nous... allez. *ils entrent dans le château.*

M. DE VERSEUIL.

Clermont, tu viendras me trouver.

SCENE VI.

M. DE VERSEUIL, seul.

L'Excellent journée !... Je puis donc cette fois me livrer au doux espoir d'avoir rencontré une famille digne de mes bienfaits.

AIR.

Ah ! quel doux moment pour mon cœur !

J'arracherais à la misere

Ces tendres enfans & leur mere !

Ce jour manquoit à mon bonheur.

Mais hélas ! j'ai perdu mon frere ;

Je ne connois plus de parens :

Seul, à la fin de ma carriere,

Qui prendra soin de mes vieux ans !

Je ne suis point seul sur la terre ;

Tous les pauvres sont mes enfans,

Oui, je le sens ;

L'homme riche, qui veut bien faire,

Peut encore trouver sur la terre

Et des freres & des parens.

CLERMONT.

SCENE VII.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT.

M. DE VERSEUIL.
EH! bien!

CLERMONT.

Ils sont enchantés.

M. DE VERSEUIL.
Devines-tu mon projet?

CLERMONT.

Je m'en doute : en les voyant si aimables , si intéressans ; j'ai bien pensé que mon maître seroit tenté de leur faire du bien.

M. DE VERSEUIL.

Oui ; mon cher clermont : mais je veux qu'ils en soient dignes , & tu m'aideras à m'en assurer. Né sans bien , je ne dois ma fortune qu'à mes longs travaux ; en servant ma patrie ; j'ai eu le bonheur de m'illustrer & de m'enrichir ; j'espérois , à mon retour d'Amérique , partager mes richesses avec mon frere , ce pauvre Michel ; mais hélas !....

CLERMONT.

Tout vous a confirmé sa mort , & il ne vous reste de lui que son portrait en miniature , qu'il vous envoya à l'instant de votre départ , & qui , au costume , annonce qu'il n'étoit pas dans l'opulence.

M. DE VERSEUIL.

J'ai gardé précieusement ce dernier gage de son amitié.

CLERMONT.

Et tel qu'il vous l'a envoyé ; l'on fait bien que vous ne rougissez pas de vos pauvres parens.

M. DE VERSEUIL.

Que ne s'en présente-t-il... Mais le ciel me refuse cette satisfaction ; je n'ai su que confusément qu'il avoit épousé une femme vertueuse , qu'un procès injuste.... que la mort , enfin , avoit sans doute terminé leurs malheurs : c'est ce qui m'a décidé , comme tu fais , à adopter quelques pauvres enfans pour employer ma fortune , & chasser l'ennui de ma solitude ; ceux-ci paroissent honnêtes , gais....

CLERMONT.

Eh puis , ils font du pays de monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! cela m'a bien un peu déterminé en leur faveur ; mais je serai fort aise de savoir comment ils prendront mes offres ; je veux les leur faire en particulier , afin qu'ils ne puissent pas concerter leurs réponses... Sépare-les adroitement , & commence à prévenir Michel de mes intentions.

CLERMONT.

CLERMONT.

Comptez sur mon zèle ; Jotier est plus étourdi que son frere , un rien le distrait , & je pourrai parler à Michel , sans qu'il s'en doute. (Il sort.)

SCENE VIII.

M. DE VERSEUIL. (seul.)
ET leur mere ! ils seroient indignes de mes bienfaits ; s'ils pouvoient l'oublier , & je les chasserois à l'instant... ils lui enverront des secours : c'est un plaisir que je veux leur laisser : je fais assez pour eux ; il est des bornes même à la bienfaisance , & il faut garder quelque chose pour le malheureux du lendemain... Voici Michel.

SCENE IX.

M. DE VERSEUIL, MICHEL.

M. DE VERSEUIL.
JE veux causer avec toi , mon ami.

MICHEL.

Me v'la à vos ordres , monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Et de bonne amitié.

MICHEL , embarrassé.

Oh ! oh !

M. DE VERSEUIL , approchant le banc.

Viens t'asseoir.

MICHEL ; les mains croisées & se frottant le ventre
Oh ! oh !

M. DE VERSEUIL.

Oui , près de moi.

MICHEL , toujours plus embarrassé.

Oh ! oh !

M. DE VERSEUIL.

Obéis.

MICHEL , s'assoyant tout d'une piece.

Me v'la assis , monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Mets-toi à ton aise... Allons tu es là...

MICHEL , toide , sur le bout du banc , les mains
gênées , la jambe en avant.

Je suis à mon aise , monseigneur.

M. DE VERSEUIL , riant.

Sois... tu me plais !

MICHEL.

Monseigneur est si bon !

Les deux petits Savoyards.

M. DE VERSEUIL.

Tu le mérites : je veux te voir heureux : que désires-tu ?

MICHEL, *se grattant la tête.*

Oh ! dam' ! moi....

M. DE VERSEUIL.

Parle.

MICHEL.

J'voudrais... assez de force... ou ben assez d'argent pour éviter à ma mere la peine de travailler.

M. DE VERSEUIL.

En te donnant !...

MICHEL.

All' est fiere, ma mere, all' ne veut pas qu' j'acceptons rien que je n'ayons mérité.

M. DE VERSEUIL.

Hé bien je t'en ferai gagner.

MICHEL.

Pour ce qui est d'ça, je ne vous voterons pas vot' argent

M. DE VERSEUIL.

Mais à une condition.

MICHEL, *vivement.*

Ordonnez.

M. DE VERSEUIL.

C'est de rester toujours avec moi.

MICHEL.

Vlà qui n' sera pas difficile.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne regretteras rien.

MICHEL.

Quand j'aurai ma mere, mon frere....

M. DE VERSEUIL.

Je leur ferai un fort ; mais je ne puis pas te promettre de prendre chez moi toute ta famille ; tu sens bien qu'il m'est impossible....

MICHEL, *vivement se levant.*

Et moi, monseigneur, il m'est impossible de les quitter ; je n'voulons jamais être assez loin d'eux pour que je n'puisse pas, tous les jours, leur dire bon jour & bon soir.

M. DE VERSEUIL, *se levant.*

Ma fortune !....

MICHEL, *vivement.*

Leur amitié !.... abandonner ma mere !.... Eh qui auroit soin d'elle ?

M. DE VERSEUIL.

Joset.

MICHEL.

Et moi ! je... ah ! monseigneur.

A I R.

De votre or que pourrais-je faire,
 J'aurais du chagrin, de l'ennui,
 Joset prendroit soin de ma mere,
 Tout l' plaisir seroit donc pour lui ?
 Mon bon seigneur je vous en prie,
 Laissez moi toujours avec eux ;
 Ici vous m'verriez malheureux.
 De votre or que pourrais-je faire ? &c.

D U O.

M. DE VERSEUIL, à part.

Son refus m'étonne, m'enchanté....

Mais voyons si rien ne le tente ?

(Haut.)

Michel, je m'en rapporte à vous.

Auprès de moi restez sans cesse ;

Avoir les plaisirs, la richesse,

Ce destin n'est il pas bien doux ?

Michel, je m'en rapporte à vous.

MICHEL, *vivement.*

Monseigneur, j' m'en rapporte à vous.

Près de ma mere être sans cesse,

L'aimer, li prouver ma tendresse ;

Ce destin n'est-il pas doux ?

M. DE VERSEUIL.

Dès que le jour commence,

On parcourt les bois, les côteaux ;

Le cors, les chiens & les chevaux....

Tous les soirs au château l'on danse.

MICHEL.

Dès que le jour commence,

Pour elle avoir mill' soins nouveaux ;

La soulager par mes travaux,

Et l'embrasser par récompense,

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.

J'aperçois votre répugnance ;

Je n'ose plus vous rien offrir ;

Mais en préférant l'indigence,

Craignez de vous en repentir.

M. DE VERSEUIL, *avec de plus de force.*

Dès que le jour commence,

On parcourt les bois, les côteaux.

MICHEL, *de même.*

Dès que le jour commence,

Pour elle avoir mill' soins nouveaux.

M. DE VERSEUIL.

Les cors, les chiens & les chevaux....

MICHEL, *insistant.*

La soulager par mes travaux...

M. DE VERSEUIL, *vivement.*

Tous les soirs au château l'on danse.

MICHEL, *avec ame & s'chauffant.*

Et l'embrasser pour récompense.

M. DE VERSEUIL. MICHEL.
 J'apperçois votre répugnance ; Pardonnez cette répugnance ;
 Je n'ose plus rien vous offrir ; Mais j'n'pouvors y consentir ;
 Mais en préférant l'indigence , Michel est né pour l'indigence ,
 Craignez de vous en repentir. Et Michel saura la souffrir.

M. DE VERSEUIL.

Je vous l'avouerai, Michel, je ne m'attendois pas à ce refus... (à part.) que je suis bien loin de blâmer.

SCENE X.

Les précédens , CLERMONT.

CLERMONT, *bas à M. de Verseuil.*
 Je ne puis contenir le petit Joset ; il vouloit absolument savoir ce que vous disiez à son frere ; puis , il a apperçu votre uniforme , il a dit aussi-tôt qu'il vouloit servir dans votre régiment : un fusil s'est trouvé là , il s'en est emparé , s'est mis à faire l'exercice , & a demandé à se présenter à vous.

M. DE VERSEUIL.

Laisse-le venir... (à part) Voyons si celui-là... (à Michel)
 Ne parlez de rien à votre frere , entendez vous , Michel ?

MICHEL, *s'éloigne.*

Non, monseigneur. (*Se rapprochant timidement.*) Monseigneur... (*En élevant un peu la voix.*) Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, *étonné,*

Que voulez-vous , Michel ?

MICHEL, *les larmes aux yeux.*

Je ne vous verrai peut-être plus ; mais j'vous prions d'croire que , que'que chose qui arrive , j'ne regrettrons pas vot' fortune ; mais bien seulement vot'amitié (*Il s'éloigne tristement.*) Adieu, monseigneur... Adieu. (*Il entre au château.*)

M. DE VERSEUIL

Adieu, Michel.

JOSET, *qu'on ne voit pas encore, riant.*

En avant.

CLERMONT.

Voilà notre petit mutin.

SCENE XI.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT, JOSET.

(*Joset entre avec un chapeau à cocarde sur la tête ; & un fusil sur l'épaule.*)

JOSET.

EN avant. (*Il a volt à l'entrée de la coulisse.*) Marche... (*Il marche en soldat, & s'arrête au milieu du théâtre.*)

Mi-tour à droite , mi-tour à gauche , posez vos armes...
 Monseigneur j'ai bonne mine , d'à.

M. DE VERSEUIL.

Voilà des dispositions... Tu serois douc bien aise de servir

JOSET.

Oui , mon capitaine.

M. DE VERSEUIL.

Soldat ?

JOSET.

D'abord.

M. DE VERSEUIL, *souriant.*

Officier ?

JOSET.

Comme un autre... quand j'aurions mérité.

M. DE VERSEUIL.

Et pourquoi ne t'est-tu pas engagé ?

JOSET.

Ma fin' , ils disoient comme ça , que j'n'avons pas encore la taille.

M. DE VERSEUIL.

Tu veux donc quitter ta mere !

JOSET.

Non pas : nous la menerons à l'armée ; eh ! si je fais une belle action , faut-il pas qu'elle soit-là pour la voir donc ! & si l'on me tue , faut-il pas que mon frere soit-là pour la consoler !

M. DE VERSEUIL.

Mais enfin , si l'on ne vouloit ni de ta mere ni de ton frere ?

JOSET.

Alors , le roi perdrait un bon soldat.

M. DE VERSEUIL.

Comment , tu lui tiendrois rigueur jusqu'à ce point là ?

JOSET.

Oui.

M. DE VERSEUIL, *riant.*

Et s'il t'en prioit ?

JOSET.

Dam'... Qui m' parle , nous verrons.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! je vois que...

JOSET.

Vous n'voyais rian , car si ma mere m' parle par après ; le roi aura tort.

M. DE VERSEUIL, *à part avec joie.*

Tous deux... Suivons. (*Haut*) Comment , tu refuserois aussi ma maison , un état tranquille que je puis te procurer ? enfin , tu ne voudrois pas rester seul avec moi ?

JOSET.

Seul ?... oh ! ma fin' non.

Les deux petits Savoyards ;

M. DE VERSEUIL.

Tu ne m'aimes donc guere ?

JOSET, *embarrassé.*

Si... un peu... pas beaucoup encore.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Il est charmant : (*Haut*) & si je m'offendois de tes refus ?

JOSET.

Vous me mettriez à la porte, ça seroit juste, & je ne serois pas du tout fâché contre vous.

M. DE VERSEUIL.

Joset réfléchi.

JOSET.

C'est tout réfléchi ; monseigneur.

M. DE VERSEUIL, *s'amusant.*

Voyons à nous arranger.

JOSET.

Eh ! ben, voyons.

M. DE VERSEUIL.

Je prendrai ton frere avec toi

JOSET.

Bon ça... Et ma mere ?

M. DE VERSEUIL.

Et ta mere ?... Je lui ferai une pension dans son pays...

JOSET, *d'un ton d'humeur & s'en allant.*

Adieu, monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Tu te fâches ?

JOSET, *revenant.*

A vous vrai dire, je n'is pas ben aise.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Persistons : (*Haut*) & si je voulois pourtant !

JOSET.

Elle ne le voudra pas elle !...

M. DE VERSEUIL.

Quand je lui ordonnerai, il faudra qu'elle y consente.

JOSET, *en colere.*

Est ce qu'on peut la contraindre à quitter ses enfans ? est-ce qu'il y a qu'euqu'un dans le monde qui ait le droit de dire : j'veux que tu quittes ta mere ! Est-ce que vous auriez quitté la vôtre, vous ? si, si, vous devriez... (*Il se jette à genoux.*) Oh ! pardon, monseigneur ; mais vous m'avez forcé d'vous manquer d'respect.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Je Pembrasserois, si j'osois. (*Haut avec l'air fâché.*) Relevez-vous, Joset ; j'excuse votre jeunesse, Michel sera plus raisonnable que vous.

JOSET, *vivement & sans le regarder.*

Je n'en crois rien, monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Encore !... je vous laisse un quart-d'heure.. prenez garde à ce que vous ferez ; mais songez lorsque j'aurai une fois décidé sur votre sort, je prétends être obéi sans réplique, sinon je... (*à part.*) Sortons, car je ne pourrais garder mon sérieux, (*Il sort. En rencontrant Clermont il rit, & lui fait signe du doigt de ne rien faire paroltre.*)

JOSET, *alors levant la tête avec un geste du bras.*
Hum... Mais qui auroit dit ça d' lui ? Oh ! mon dieu !

SCENE XII.

CLERMONT, JOSET.

CLERMONT.

M. Joset, vous avez fait là de belle besogne ; voilà monseigneur dans une colere.....

JOSET.

C'est un enjôleur, que vot' seigneur, avec ses promesses...

CLERMONT.

Savez-vous qu'il peut tout ici ?

JOSET.

C'est pour ça que j'voulons m'en aller. (*Il appelle.*) Michel.

CLERMONT.

Pourquoi l'appeller ? pour l'engager aussi à la désobéissance, à l'ingratitude ? Vous ne le verrez pas que monseigneur ne le permette.

JOSET, *allant vers le château.*

Je veux l'i parler.

CLERMONT, *le retenant.*

Ah ! ça, M. Joset, vous savez que je suis de vos amis ; ne nous brouillons pas... tenez par amitié pour moi, laissez votre frere, & entrez dans ce pavillon, je vous en prie.

(*Il le conduit au pavillon qui est à la premiere coulisse, vis à-vis le château.*)

JOSET, *entrant.*

A la bonne heure ; mais je l'i parlerai.

CLERMONT, *fermant la porte.*

Sans doute. (*Bas.*) Nous y mettrons bon ordre.

JOSET, *à travers la fenêtre, & alongeant les bras entre les barreaux.*

J'l'i parl'rai, allez... .

CLERMONT.

Ce sera de loin, toujours... Courons à présent rejoindre monseigneur, & savoir ce qu'il veut faire. *Il entre au château.*

JOSET, *qu'on voit à travers la fenêtre, appelle.*

Michel !... Michel !... où diable l'ont-ils logé ? faut

24 *Les deux petits Savoyards,*
pas s'dénoncer pour ça... (*Il cherche dans le pavillon.*) Une
cheminée! eh oui... tant mieux, j'sommes au fait; je cou-
rons-là d'dans! dam! faut voir... Michel m'entendre, il grim-
pera aussi, & nous nous sauverons... Bon! le mouchoir...
le v'là. (*Il met un mouchoir bleu autour de sa tête.*) La
gratoire; j' n'en ons pas besoin... Allons, Joset, hardi,
mon garçon, t'y feras bientôt (*Il disparaît.*)
CLERMONT, *sortant du château, & regardant de*
vous côtés.

Tout est tranquille, bon; les ordres de monseigneur sont
exécutés... J'ai enfermé Michel au château... Joset est là..
(*Montrant le pavillon.*) Je suis bien sûr qu'ils ne se par-
leront pas... (*Il entre dans la foire.*)

SCENE XIII.

JOSET, & ensuite MICHEL.

JOSET, *paraissant en-haut de la cheminée, & appelant.*

MICHEL! Michel!... il n'entend pas d'avantage... Si je
crie, ça donnera du soupçon; en chantant, il reconnoitra
d'même ma voix, & on ne se doutera de rien: mais chanter
quand j'ons l'cœur ferré... Allons, chantons toujours...
quoique j'n'en aye guere envie.

CHANSON.

Qu'il chante en pleurant à moitié.

Une petite fillette,
Qui n'avoit pas plus d'quinze ans,
Pendant qu'on étoit à vêpres,
S'enfuit de chez ses parens.

Et aye! & hue!... & pousse!... & v'là comme on arrive.

Pauvrette, où qu'vous fuyez comm'ça?
Le loup bientôt vous croquera...
Ramenez-ci, ramenez-là,
La cheminée, du haut en bas.

Rien encore. (*il écoute.*) ah! mon dieu, mon dieu, il
faudra que je chante le second couplet.

DEUXIEME COUPLETT.

All' trouvât sur la route
Un monsieu ben opulent;
Il la prit dans son carrosse,
Et tous deux alloient roulant.

Et aye! & hue!... & pousse!... & v'là comme on arrive;
Pauvrette, au train dont il y va,
C'monsieu bientôt vous versera...

(*Michel paroît au hour de la cheminée du château;*
& chante avec Joset.)

Ramenez-ci, ramenez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET

Comédie.

JOSET.

C'est lui... écoute, Michel...

MICHEL, *chante sans l'écouter.*

Avant la fin de l'année.

Il su vient un acci'e't;

All' revint dans le vil age

Et l'on chante en la r'gardant:

Et aye! & hue!... & pousse!... & v'là ce qu'en arrive.

A fill tte aiaï qui s'en va

Autant il en arrivera.

Ramenez-ci, ramenez-là,

La cheminée du haut en bas.

JOSET.

Tais toi donc.

MICHEL.

Tu n'veux pas que j'chante? t'as ben chanté, toi!

JOSET.

C'est vrai; mais n'fut pas qu'on nous voie.

MICHEL.

On n'a rien à nous dire; j'sommes sur nos terres.

JOSET.

J'ons à te parler... j'fis désoié, Michel.

MICHEL.

Comment ça?

JOSET.

Ce seigneur si bon... c'est affreux!

MICHEL.

Dis-moi donc...

JOSET.

Descends.

MICHEL.

M. Clermont a fermé la porte.

JOSET.

Saute.

MICHEL, *mesurant la hauteur, de l'œil.*

Il n'y a pas d'ordre; ça n'a pas été fait à ma mesure.

JOSET.

Et le toit donc?

MICHEL.

T'as raison.

JOSET, *descendant.*

Regarde si personne ne vient.

MICHEL, *descendant.*

Ma fin', je regarde à mes pieds... m'y v'là.

JOSET, *en bas.*

M'y v'là aussi. (*Ils s'embrassent plusieurs fois, sans*
pouvoir parler.)

MICHEL.

Ah ben, mon pauvre Joset?

JOSET.
Ah! mon cher Michel... tu ne fais pas?
MICHEL.
J'm'en doute... quas-tu répondu?
JOSET.
Et toi?
MICHEL.
Non.
JOSET.
Non, aussi...
MICHEL.
Embrassons-nous... Quitter c'te mere!...
JOSET.
Ce seroit la tuer, & nous après... allons-nous-en...
MICHEL.
Oui, car je n'saurions pus qu'repondre.
JOSET.
Il a dit qu'i nous forceroit ben de li obéir.
MICHEL.
Le méchant! Fuyons.
JOSET.
Oui, oui, & ben vite.
MICHEL.
par où?
JOSET.
Eh! par-là. (*Montrant la porte par où ils sont entrés.*)
MICHEL.
Mais la porte...
JOSET.
Enfonce la... un coup de pied... tient. (*Il donne des coups, & Michel aussi.*)

SCENE XIV.

Les Précédens, LE BAILLI, sortant de la foire au bruit des coups qu'ils donnent à la porte; & ensuite d'autres gens de la foire, marchands, gardes & paysans.

LE BAILLI, à part.
Ah! aht que font-ils là?
MICHEL.
Vlà une pierre.
JOSET.
Bdn... (*Il s'en sert pour frapper la porte.*) ferme ça va.
LE BAILLI, à part.
Je les prends. (*Il fait signe à des gens de la foire de venir.*)

La ferrure remue.
JOSET.
Elle saute.
MICHEL.
Sauvons-nous vite.
JOSET.
Oui? car on nous arrêteroit.
LE BAILLI, s'approchant & les saisissant.
Ah! ah! eh, pourquoi vous arrêteroit-on?
MICHEL.
Ciel! c'est l'Bailli.
JOSET.
Courons, & laisse le dire.
(*Les gardes entourent la porte.*)
LE BAILLI.
Doucement, doucement; on ne s'en va pas de cette façon.
JOSET.
Nous sommes ben libres, peut-être?
LE BAILLI.
Libres de briser les ferrures! des enfans qu'on reçoit cent fois mieux qu'ils ne le méritent, & qui, par reconnoissance...
Quand monseigneur saura...
MICHEL.
Qu'allons-nous devenir?... M. le Bailli, laissez-nous.
LE BAILLI.
Ah! vous pleurez, à présent!... savez-vous bien que votre trouble, cette crainte, cette envie de fuir doivent faire soupçonner...
JOSET, vivement.
Quoi, soupçonner, voyons!
LE BAILLI, avec fermeté.
Tout.
JOSET, à Michel.
Oh! mon Dieu! est-ce qu'il nous croiroit capables d'avoir volé...
MICHEL, lui mettant la main sur la bouche.
N'dis pas c'mot-là, ça fait mal.
JOSET.
S'il pouvoit avoir une pareille idée... eh ben, il n'y a qu'à nous fouiller.
LE BAILLI, s'adouissant.
Je ne dia pas....
JOSET.
Tu l'penses; oh! maudit Bailli, tu verras, tu verras pardine, tout ce que j'avons dans nos poches: tiens, regarde... & ça, (*du fromage.*) & ça, (*des noix*) & ça, (*du pain noir.*); à toi, Michel, fais de même; jette tout.

LES ENFANS.

Non, non, non. . . .

LES ENFANS.

Non, c'est une injustice ;
 Ecoutez qu'on vous éclaircisse...
 Au nom du Ciel !... quel désespoir,
 Arrachez-nous à leur malice.
 Ah ! monseigneur, où donc êtes-vous ;

LES AUTRES.
 Il faut qu'on les punisse,
 Et c'est à la justice
 De faire son devoir.
 Qu'on les faisisse ;
 Venez avec nous.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERSEUIL,
 amené par Clermont.

CLERMONT.

OUI, monseigneur, on les accuse, & il paroît qu'ils
 sont coupables.

M. DE VERSEUIL.

O ciel ! eux coupables !... Je ne puis le croire.

LES ENFANS, courant à lui, & se prosternant.
 Monseigneur...

LE BAILLI.

Monseigneur, c'est cet anneau, ce cachet & ce portrait
 qu'on a trouvés sur eux.

M. DE VERSEUIL, étonné.

Un cachet ! un portrait... Ah ! Dieu... (à part.) Ils
 l'ont pris... Sauvons-les d'abord.

MICHEL.

Quand vous saurez...

M. DE VERSEUIL, sévèrement.

Je fais... tout. (se remettant.) Il sembleroit en effet
 que ce portrait est celui qui m'appartient. mais c'est un ha-
 sard... très-étonnant, sans doute, qui a produit cette res-
 semblance : ce portrait est à eux.

CLERMONT, à son maître.

A eux !

M. DE VERSEUIL, fixant Clermont.

Oui, Clermont, j'ai envoyé celui que tu connois...

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, monseigneur, je l'ai vu il n'y a pas
 une heure dans votre cabinet... Je vais...

M. DE VERSEUIL, avec un ton ferme.

Non ; je vous dis que je suis sûr du contraire, (d'un
 ton plus posé.) le conviens que l'événement est étrange,
 & je serai bien aisé d'en causer avec eux.

(Clermont paroît très-étonné, & rentre au château
 pour s'assurer du fait.)

LE BAILLI, aux gardes.

Il veut leur épargner même la honte, & vous voyez
 qu'il finira par leur pardonner... Un Bailli n'a rien à faire
 dans la place avec un homme comme celui-là.

(Il sort avec tout le monde & passe dans le parc.)

SCENE XVI.

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET.

(Michel veut parler avant que tout le monde soit parti,
 & M. de Verseuil l'en empêche.)

MICHEL, quand ils sont tous sortis.]

AH ! monseigneur... Que d'graces à vous rendre !

M. DE VERSEUIL, le repoussant.

J'ai eu pitié de vous ; mais à présent que nous sommes
 seuls, dites-moi ce qui a pu vous porter à une pareille
 action.

JOSET.

Vous croyez donc...

MICHEL, d'un ton bien douloureux.

Ah ! mon Dieu, il le croit !

M. DE VERSEUIL.

Vous avez dû voir mon motif ; votre franchise peut seule
 mériter votre pardon ; avouez...

MICHEL.

Mais, monseigneur, je n'e pouvons pas absolument avouer
 une chose dont j' sommes incapables.

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc ! joindre l'imposture à la faute !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT, accourant avec la plus grande joie.

LE voilà, le voilà : c'est le portrait... celui qui est à
 vous... il étoit dans le cabinet, comme vous le disoit le
 Bailli.

M. DE VERSEUIL.

Est-il possible !

MICHEL, *un genoux en terre*
Mon bon Dieu, j'vous remercie.

JOSET, *au seigneur avec colere*
Vous voyez pourtant...

M. DE VERSEUIL.

Et par quel prodige !... D'où viens donc celui-ci ?

MICHEL, *pleurant*.

C'est celui de not' pauvre pere.

M. DE VERSEUIL.

Son nom ?

MICHEL.

Michell.

M. DE VERSEUIL.

Michell ! O ciel ! en croirai-je...

MICHEL, *lui donnant de vieux papiers*
Regardez plutôt, monseigneur ; v'là tous nos papiers...

M. DE VERSEUIL.

Aurai-je la force de cacher l'émotion que je sens... mes amis, mes enfans... Vous êtes justifiés ; pardon, par don... J'é vous le demande les larmes aux yeux.

MICHEL.

Ah ! monseigneur, laissez donc, c'est déjà...

JOSET, *faisant du coude*.

Hum !

M. DE VERSEUIL.

Vous ne savez pas... Vous le saurez bientôt : ce portrait... il m'est bien cher ; apprenez... mais non, je veux que la justification soit publique & si claire... Clermont, court assemble tout le village, tout le pays ; qu'on sache...

CLERMONT.

J'y vole... (*Il entre dans la foire.*)

MICHEL.

Nous partirons après ; pas vrai monseigneur ?

M. DE VERSEUIL, *avec tendresse*.

Oui, après... si vous l'exigez... Joset, tu m'as pourtant prié de te laisser vendre du croquet.

JOSET, *secouant la tête*.

Oh !... oui... mais à présent.

M. DE VERSEUIL.

J'ai dans l'idée que tu feras ce soir de bonnes affaires.

JOSET, *hochant la tête*.

Bah !

CLERMONT, *revenant de la foire*.

Les voici.

M. DE VERSEUIL, *à Clermont*.

Bon, cache Michel & Joset derrière toi...

(*Clermont se mettant devant eux.*)

SCENE.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, GARDES,
PAYSANS, PAYSANNES, MARCHANDS,
MARCHANDES.

M. DE VERSEUIL.

BAILLI, je ne veux plus qu'on reparle de ce qui s'est passé.

LE BAILLI, *à part*.

Je m'en étois douté.

M. DE VERSEUIL.

J'ai entendu la justification de ces enfans ; j'en suis satisfait ; mais dans ce moment une chose plus intéressante m'occupe. J'apprends que mes neveux viennent d'arriver dans le château, & j'ai compté sur votre éloquence pour célébrer leur retour.

LE BAILLI, *se rengorgeant*

Monseigneur !...

M. DE VERSEUIL.

Ce sont des jeunes gens de la plus belle espérance ; sur-tout une éducation.

LE BAILLI.

Sans doute, je sens bien....

M. DE VERSEUIL.

Non, c'est que vous ne pouvez pas vous l'imaginer.

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, monseigneur, je sais bien ce qu'il faut dire en pareil cas.... Conduisez-moi donc vers ces respectables rejets....

M. DE VERSEUIL, *se reculant, ainsi que Clermont*.
Les voici.

LE BAILLI, *reculant de surprise*.

Que vois-je ! (*Les enfans veulent se sauver.*)

M. DE VERSEUIL, *les arrêtant*

Non, non, restez. M. le Bailli a quelque chose à vous dire.

LE BAILLI, *très-ému*.

Monseigneur n'a pas réfléchi que je suis dans mes fonctions d'Officier municipal ; & que c'est me compromettre...

M. DE VERSEUIL.

Non, ma foi, Bailli, ce sont mes neveux, mes héritiers & je suis bien fâché...

LE BAILLI.

Vos neveux !

E

M. DE VERSEUIL.

Seulement les fils de mon frere... de mon frere Michell;
& vous savez bien que c'est mon vrai nom.

LES ENFANS.

Est-il possible!... Ah monseigneur, ne vous moquez-vous pas de nous ? (*Ils lui baissent les mains & le pan de son habit.*)

M. DE VERSEUIL, *les embrassent.*

Non, mes enfans; j'ai souffert de me contraindre un instant; mais c'étoit sous votre habit, sous celui de l'indigence honnête & accusée, que j'ai voulu vous reconnoître publiquement; vous êtes dignes de mes bienfaits, puisque vous les avez sacrifiés à la nature.

MICHEL, *avec ame.*

Ah! ma mere... enfin tu seras heureuse.

JOSET, *vivement.*

Si elle pouvoit le savoir tout de suite!

M. DE VERSEUIL.

Oui sans doute, elle le saura. (*à un laquais.*) Courez. (*Josef & Michell parlent bas à un domestique, & semblent dire où il trouvera leur mere; le laquais sort.*)

LE BAILLI.

Mais monseigneur, expliquez nous...

M. DE VERSEUIL.

Michell étoit mon frere aîné, ils ont perdu leur pere, & je vais leur en servir.

MICHEL.

A nous! à nous!... & dans un pareil état!

M. DE VERSEUIL.

Vous avez ce qui les honore tous... la vertu. Je vous formerai au monde, à la vie que vous allez mener, à la fortune qui vous attend: & pour premiere leçon, c'est ici que je vous la donne; ne mépritez jamais vos pauvres parens.

LES ENFANS, *à genoux.*

Ah monseigneur... mon oncle!

M. DE VERSEUIL.

Rendez heureux tout ce qui vous environne, & si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, fachez vous en venger. (*Il donne à Michell sa bague, & à Josef sa bourse.*)

MICHEL, *vivement.*

Ah! oui... (*au Bailli affectueusement.*) M. le Bailli, aimez-nous. (*Il lui donne la bague.*)

JOSET, *à Jacques, lui donnant la bourse.*

A moi, que je me venge aussi... Eh! Marchand! vends moi toute ta boutique. (*Il lui donne la bourse.*) Ne compte pas, mon ami, ni moi non plus, & embrassons-nous. (*Josef donne tous les pains d'épices aux jeunes filles.*)

JACQUES.

Mercie, M. le chevalier.

M. DE VERSEUIL.

Bien, mes enfans; je vois que vous profiterez... allons; Josef, pour la dernière fois, débite ta marchandise. Jeunes filles, approchez, *v'là le plaisir*, tournez l'aiguille, il y a douze maris là dedans, & Josef dote aujourd'hui douze filles du village.

JOSET, *montrant une des jeunes filles.*

A commencer par celle-ci, qui a eu pitié de moi. (*Toutes les jeunes filles s'approchent. Alors Josef les fait tirer à la loterie; cela forme pantomime pendant le chœur: à chaque lot le tambour roule.*)

LE CHŒUR.

Le bon seigneur!

L'heureuse journée!

Puisse sa destinée,

Paisible & fortunée,

Payer un si bon cœur!

Vive notre seigneur;

Ah! quel bon cœur!

Le bon seigneur!

VAUDEVILLE.

M. DE VERSEUIL.

MES amis, je dois vous le dire:
De tous, je suis le plus heureux;
Le Ciel a comblé tous mes vœux,
Et j'obtiens ce que je désire.
Mais aussi, souvenez-vous bien,
Malgré votre métamorphose,
Que le rang, le nom ne sont rien,
Que le cœur seul est quelque chose.

MICHEL & JOSET.

O not' bienfaiteur! ô not' pere!
Comment payer tant de bienfaits?
Non, non, je n'oublierons jamais
Ce que pour nous vous daignez faire.
Si nous faisons ici quequ'bien,
Vot'exemple seul en s'ra cause.
Par nous-mêmes, je n'fommes rien.
Par vous je vaudrons quelque chose.

LE BAILLI.

Malgré toute ma prévoyance ;
 J'étois éloigné de prévoir
 Ce qu'ici nous venons de voir :
 Bénissons-en la Providence.
 Un petit mal fait un grand bien ;
 Et ma rigueur seule en est cause.
 Voilà pourtant comme d'un rien
 La justice fait quelque chose.

MICHEL, *au Public.*

Les deux Savoyards!... quel ouvrage
 Comment traiter ce sujet-là?
 Messieurs, prononcez sur cela,
 Nous attendons votre suffrage.
 Si vous approuvez, on fait bien
 Que votre indulgence en est cause.
 Voilà pourtant comme d'un rien
 Vous pouvez faire quelque chose.

FIN.

26 129

